

LÉON TROTSKY

LA DEUXIÈME GUERRE MONDIALE

Textes rassemblés et présentés
par Daniel Guérin

© Editions du Seuil, 1974.

La loi du 11 mars 1957 interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

PRÉFACE

de Daniel Guérin

Le recueil que l'on va lire est composé d'articles et d'interviews que Trotsky rédigea pour divers journaux au cours des dernières années de sa vie, d'août 1937 à août 1940, date où il fut assassiné par un tueur aux ordres de Staline. Ils concernent exclusivement les prodromes, le déclenchement, et la première année de la Deuxième Guerre mondiale. Pour leur conférer plus d'homogénéité et mieux concentrer la pensée de Léon Davidovitch sur un seul et même sujet, nous avons délibérément écarté de certains de ces textes des passages n'ayant pas de rapport avec la question¹.

Ces écrits couvrent une tranche particulièrement dramatique d'histoire. Elle débute par la période d'insupportable tension internationale dont le point culminant fut les accords de Munich du 30 septembre 1938. Comme on le sait, ils furent signés par Adolf Hitler et Benito Mussolini pour les puissances dites de l'« Axe », Neville Chamberlain et Edouard Daladier pour les prétendues « démocraties » occidentales. Ces accords, qui firent croire un moment aux peuples angoissés que la paix était vraiment sauvée, n'avaient été, on le vit par la suite, qu'un simple répit et, de plus, ils avaient contribué à isoler dangereusement l'URSS, esquissant ainsi les contours d'une possible coalition future des quatre « grands » contre la Russie.

La séquence suivante nous fait assister au branle-bas de combat qui, après Munich et en dépit de Munich, précède l'entrée en guerre. Puis elle est marquée par le coup de théâtre du pacte germano-soviétique du 23 août 1939 qui fut un renversement complet de la politique extérieure stalinienne, jusqu'alors plus

1. En indiquant nos coupures par trois points de suspension entre crochets.

ou moins alignée sur celle des « démocraties » occidentales dans une commune défense — quelque peu agressive — contre la menace hitlérienne. De laborieuses négociations avaient été menées avec ces dernières pour une véritable alliance militaire qui, au dernier moment, n'aboutirent pas, les Occidentaux les faisant traîner en longueur et la Pologne s'opposant au passage de l'Armée rouge sur son territoire.

Le pacte contre nature entre le « bolchevisme » (ou ce qu'il en restait) et le national-socialisme, en même temps qu'il porta un coup très dur au moral des mouvements révolutionnaires dans les divers pays, laissa les mains libres à Hitler pour ses entreprises guerrières. Ce fut alors, le 1^{er} septembre 1939, l'agression foudroyante contre la réactionnaire Pologne des colonels, le prétexte invoqué par Hitler étant le couloir de Dantzig qui, il est vrai, coupait scandaleusement, depuis le traité de Versailles, l'Allemagne en deux. En quelques semaines, servi par une supériorité militaire et technique écrasante, Hitler vint à bout de la Pologne, bientôt partagée par les deux larrons, germanique et russe.

Puis ce fut l'étrange intermède dit « drôle de guerre » où les Occidentaux, qui n'avaient pas bougé, ou guère pu bouger, pour porter secours à la Pologne, pourtant leur alliée, demeurèrent l'arme au pied en face d'une Wehrmacht immobilisée derrière la ligne Siegfried.

Mais Staline ne se contenta pas d'absorber la portion de la Pologne et des Etats baltes que Hitler avait bien voulu lui abandonner. Mis en appétit, il exigea soudain de la Finlande une cession de territoires et, essuyant un refus, ses forces armées foncèrent sur ce petit pays, tout comme Hitler avait fait main basse sur la Pologne, mais avec beaucoup moins de succès. Alors commença une campagne d'hiver particulièrement rude, au cours de laquelle, à la surprise du monde entier, et de Hitler en particulier, le géant militaire rouge, affaibli et démoralisé par une série de purges antérieures de généraux et d'officiers, ne réussit pas, pendant plusieurs mois, à venir à bout du nain finnois. En effet, les simples soldats soviétiques avaient peine à comprendre la légitimité d'une guerre d'agression menée par un pays socialiste contre un petit peuple. Et ceux d'en face luttaient avec l'énergie du désespoir pour préserver leur indépendance nationale. A la fin, en mars 1940, une paix de relatif compromis arrêta cette désastreuse aventure.

Mais la guerre mondiale n'avait pas encore réellement com-

mencé. Hitler, appuyé économiquement par Staline, se décida finalement à jeter ses dés. Le 11 mai 1940, la Wehrmacht entra en Hollande, puis en Belgique ; au début de juin, à la suite d'une foudroyante percée de chars, la France était mise en déroute et, le 22 juin, le maréchal Pétain, nouveau chef de l'Etat, signait sa capitulation.

Trotsky, on va le voir, fut l'observateur attentif et passionné de cette succession de drames. Il ne put malheureusement en suivre le déroulement jusqu'au bout, puisque le coup de piolet qui lui fracassa le crâne, le 20 août 1940, mit un terme à son activité cérébrale. Le présent recueil fait figure, en conséquence, de livre inachevé.

Mais la matière en est si riche, si puissante, les pronostics sur l'évolution ultérieure de la guerre presque toujours si lucides, que les écrits de Trotsky sur la Deuxième Guerre mondiale dépassent largement la date où leur auteur fut contraint de poser la plume sur un bureau de travail ensanglanté. En même temps qu'ils interprètent, de façon magistrale, les événements guerriers dont Léon Davidovitch n'avait pas perdu le fil un seul instant, ils projettent non moins de lumière sur la suite du conflit mondial — que l'auteur n'a pas vécue — et ils nous aident, de ce fait, à la mieux comprendre.

Pour le lecteur d'aujourd'hui, ce recueil présente donc un double intérêt :

1. On sait la curiosité toujours très vive et qui va même en s'accroissant, que suscite tout ce qui concerne la Deuxième Guerre mondiale. Les analyses de Trotsky, inconnues jusqu'à présent en France, sont d'autant plus précieuses qu'elles émanent d'un homme qui a été à la fois un grand théoricien marxiste et, dans son pays même, à la fois un gouvernant et un chef militaire. Par ailleurs, avant de devenir le créateur de l'Armée rouge au cours des années de guerre civile, il avait pu suivre la guerre des Balkans comme journaliste et il avait été le témoin, l'observateur aigu, de la Première Guerre mondiale. Il était donc plus à même que beaucoup d'autres de comprendre les dessous de la Deuxième Guerre mondiale commençante.

2. Ces écrits, par ailleurs, ne manqueront pas d'intéresser vivement les connaisseurs de l'ensemble de l'œuvre écrite de Trotsky, et ce d'autant plus qu'il s'agit de ses derniers écrits, rédigés dans les années et les jours qui précédèrent sa fin. Le lecteur verra que, jusqu'à la dernière minute, comme en témoignent les deux courts fragments, interrompus par la mort, sur

Préface

la France de Pétain et la prévisible détérioration du moral des forces d'occupation, l'internationaliste vigilant qu'était Trotsky a suivi, de façon à la fois incisive et minutieuse, l'évolution intérieure des divers pays belligérants.

Il n'est donné à personne de prédire l'avenir. On ne peut donc s'étonner de trouver dans les articles et interviews de Trotsky quelques anticipations que la suite des événements devait démentir ; mais ces déficiences sont compensées par toute une série d'extraordinaires prophéties. Si l'on fait la balance des erreurs de pronostic et des visions que l'avenir devait confirmer, on est amené objectivement à conclure qu'il arrivait plus souvent à Trotsky de ne pas se tromper que de se tromper.

Circonstance unique, à coup sûr, jamais vue encore, mis à part l'exil de Lénine en Suisse, de 1914 à 1917, que cette conscience surhumaine et supranationale, placée au-dessus de la mêlée, à même d'observer et d'interpréter, d'un pays neutre, le déroulement de la guerre, tandis que ceux qui la menaient n'étaient que des aveugles et que des sourds. Bien que Trotsky, à juste titre, se soit défendu lui-même de vouloir donner des conseils aux gouvernements, combien il eût été utile aux dirigeants des pays en guerre qu'ils pussent, ou voulussent, se rendre en consultation à ce nouveau Delphes qu'était Coyoacan, faubourg de Mexico, pour y écouter l'oracle qui pénétrait d'un œil si perçant les arcanes de la politique mondiale, qui lisait si clairement dans les contradictions dont les alliances diplomatiques et la conduite même de la guerre étaient grevées.

En fait, les articles de Trotsky sur la Deuxième Guerre mondiale ne furent lus que par une minorité d'initiés, et la censure, le préjugé contre-révolutionnaire à l'égard d'un homme comme lui, les obstacles à la diffusion internationale de la pensée écrite, la mobilisation dans les armées impérialistes de tant de militants en accentuèrent le caractère confidentiel. Il convient pourtant de faire une exception pour les articles et interviews que Léon Davidovitch donna à la presse américaine. Si bien qu'il n'est pas exclu — ô paradoxe — que la seule grande puissance qui ait pu, dans une certaine mesure, puiser dans les fulgurantes analyses et dans les audacieuses anticipations de Trotsky ait été, contre son gré, et bien qu'il se défendît de lui donner des conseils, l'impérialisme américain.

Il est vrai qu'à ce moment les Etats-Unis étaient encore « neutres », c'est-à-dire moins enfoncés dans la conflagration et donc moins aveuglés par elle, tandis que leur président, Franklin Roo-

sevelt, avait l'esprit infiniment plus délié et plus astucieux que les irresponsables hissés à la tête des belligérants.

Léon Davidovitch était tout à fait conscient de sa vocation de devin professionnel. Le mot « prédiction » apparaît plus d'une fois dans ses articles. Cependant, il a la modestie et l'honnêteté de mettre lui-même en doute la véracité de ses pronostics : « La réalité, écrit-il, est pire que toutes les prédictions que j'ai faites. » « Il serait vain de prévoir les suites de la guerre. »

On voudrait ici, avant de donner la parole à Trotsky lui-même, faire pour le lecteur un rapide décompte de ses très nombreuses prophéties :

Trotsky a tout de suite compris, dix jours après l'événement, que le quatuor de Munich n'était pas capable de maintenir la paix, que la guerre était inévitable à plus ou moins bref délai. Dès août 1937, il avait fixé, avec exactitude, ce délai à deux ans.

Trotsky a deviné que la Deuxième Guerre mondiale serait totale et que bien peu de petits pays pourraient en être préservés.

Trotsky a dénoncé les méfaits de la politique stalinienne dite des « fronts populaires » qui, en trompant les masses, en les mobilisant contre le seul Hitler, les a détournées de la lutte contre la guerre impérialiste dans son ensemble. Il a vu, par ailleurs, que l'arrivée au pouvoir du maréchal Pétain en France a été la conséquence directe de la banqueroute du Front populaire dans notre pays.

Trotsky a perçu que les négociations menées par le Kremlin avec les Occidentaux, au printemps de 1939, contenaient une part de sincérité : Staline, en effet, était bien obligé d'envisager de bonne foi, comme un des termes de l'alternative, un « front unique des démocraties ». Mais, inversement, Léon Davidovitch a raison de supposer que, d'une part, ces négociations fournirent à Staline une source directe fort précieuse de renseignements sur le potentiel militaire des Alliés, d'autre part, qu'elles servirent de camouflage pour les négociations secrètes qu'il avait d'ores et déjà engagées, parallèlement, avec Hitler.

Trotsky pense que c'est l'Allemagne hitlérienne qui a perfidement poussé l'URSS à attaquer la Finlande et que, plus encore que les revers militaires des débuts de la campagne, ce sont les menaces franco-britanniques qui ont obligé finalement Staline à renoncer à s'approprier ce petit pays contre lequel il s'était brulé les doigts.

Trotsky, dès le 9 août 1937, a prédit que l'armée allemande commencerait par remporter de grands succès à l'Ouest, en excluant toutefois, à juste titre, l'éventualité d'une victoire totale contre l'Angleterre. Il voyait la France morcelée, rejetée au rang d'une puissance de deuxième ordre, et même d'une nation opprimée. Il envisageait, en décembre 1939, que le gouvernement français aurait à chercher refuge en Grande-Bretagne, accompagné des gouvernements belge, hollandais, polonais, tchécoslovaque. Il s'attendait, dès 1937-1938, à un renforcement du fascisme en France, susceptible d'y remplacer la démocratie. Il pressentait Vichy.

Trotsky, le 1^{er} octobre 1939, voyait clairement la raison, du côté occidental, de la « drôle de guerre » : la France et l'Angleterre hésitaient à s'engager dans la vraie guerre tant qu'elles n'auraient pas reçu l'assurance de l'aide américaine.

Trotsky, dès le lendemain de Munich, a prédit l'alliance Hitler-Staline, une honteuse collusion issue à la fois de la double crainte de la guerre, c'est-à-dire d'une attaque allemande contre l'URSS, et de la révolution. Dès l'avènement au pouvoir du national-socialisme, Staline, nous révèle-t-il, avait fait des pieds et des mains pour devenir l'allié de Hitler. Mais il avait été, provisoirement, repoussé. Trotsky estime que les procès de Moscou n'étaient, entre autres, qu'une couverture pour la préparation du pacte germano-russe. Cependant, contrairement à d'autres, il ne croit pas que Staline ait délibérément voulu, par son alliance avec Hitler, provoquer une guerre mondiale, qu'il redoutait par-dessus tout.

Trotsky insiste sur l'aide économique considérable que Staline a accordée à Hitler jusqu'à la veille même de la rupture entre les deux pays en juin 1941. Il chiffre de ce fait à au moins 25 % la faille creusée dans le blocus de l'Allemagne hitlérienne par les Occidentaux.

Trotsky, malgré sa haine de Staline, a, dès 1937, une confiance indéfectible dans l'avenir de la propriété collective en URSS. Pour lui, tout laisse supposer que les bases sociales du régime soviétique (les nouvelles formes de propriété et d'économie planifiée) résisteraient à l'épreuve de la guerre et en sortiraient même fortifiées. A son avis, il ne faudrait pas plus d'une dizaine d'années pour que l'industrie soviétique rattrape l'industrie capitaliste.

Cependant, Léon Davidovitch ne se dissimule pas que, si l'URSS était victime d'une agression, la défense contre l'intervention étrangère renforcerait indubitablement la position de sa bureaucratie. Ce qui devait se produire.

En dépit, encore une fois, de sa lutte acharnée contre le stalinisme, Trotsky s'affirme un défenseur inconditionnel de la Russie soviétique. Les adhérents de la IV^e Internationale se battraient, au cas où l'URSS serait agressée par l'Allemagne, contre Hitler ; et il félicite le peuple russe de si bien comprendre qu'une défaite de l'URSS signifierait la destruction de l'économie nationalisée et planifiée.

Trotsky est plein d'optimisme en ce qui concerne le devenir de l'Allemagne subjuguée par Hitler. Si le national-socialisme a pu y triompher, c'est que le prolétariat n'avait plus confiance dans les vieux partis, les mots d'ordre éculés, et qu'il n'avait pas encore trouvé une nouvelle issue. Mais Léon Davidovitch est persuadé, dès le 11 septembre 1939, qu'en cas de guerre prolongée Hitler irait vers une grande catastrophe. Il le voit marcher vers le précipice avec l'infailibilité du somnambule. La domination des nazis, claironnée comme devant durer mille ans, ne tiendrait, selon lui, pas même dix ans.

Trotsky, peu avant de mourir, n'a pas le moindre doute en ce qui concerne la résistance des peuples conquis par l'impérialisme allemand, et il compare les pays occupés à des barils de poudre.

Trotsky n'hésite pas à proclamer que l'Amérique ne doit pas rester neutre. Il faut, selon lui, porter à Hitler un coup si décisif que Staline cesse enfin de le craindre. Et il incite les ouvriers américains à s'engager dans une intense préparation militaire. Pour lui, de toute façon, l'intervention américaine est absolument inévitable. La vraie guerre est entre l'Allemagne et les USA.

Trotsky ne cesse, et ce depuis le début de septembre 1939, de mettre en garde l'Union soviétique contre une future agression allemande. Le pacte germano-russe n'aura été pour lui qu'un « chiffon de papier ». Si, par malheur, Hitler remportait la victoire sur le front occidental, il s'empresserait de tourner ensuite ses armes contre l'URSS.

Comme corollaire, Trotsky prédit une future alliance entre l'URSS et les « démocraties » impérialistes.

Dès le 4 décembre 1939, Trotsky annonce que, plutôt que d'attaquer l'URSS, le Japon lancerait une offensive vers le Sud, en direction des Philippines, des Indes néerlandaises, de Bornéo, de l'Indochine française, de la Birmanie. Mais, bien que prévoyant une extension de la domination japonaise sur la plus grande partie du continent asiatique, il estime le Japon incapable de soutenir une guerre de grande envergure.

Il est clair pour Trotsky, dès 1937-1938, qu'au terme du conflit mondial à venir la domination de la planète écherra aux Etats-Unis, et il les voit marcher fatalement vers une expansion impérialiste telle que le monde n'en a jamais vu.

Trotsky, enfin, entrevoit la perspective d'une Troisième Guerre mondiale qui ferait s'affronter cette fois des continents entiers et qui pourrait devenir le tombeau de la civilisation.

Quoi qu'il arrive, Trotsky conserve une fidélité intangible à l'internationalisme prolétarien. Il clame bien haut qu'en aidant les démocraties contre les fascismes, les travailleurs des pays occidentaux ne feraient qu'accélérer la victoire du fascisme à l'intérieur de leurs propres pays. La guerre entre les deux adversaires impérialistes ne pourrait apporter rien d'autre que l'oppression et la réaction dans les deux camps.

Un des points, cependant, sur lesquels l'extra-lucide est en défaut, c'est son scepticisme en ce qui concerne la défaite éventuelle d'un des adversaires par la brusque utilisation d'une arme secrète. Aucune armée, assure-t-il, ne peut tenir en réserve des miracles chimiques ou électriques tout faits. Léon Davidovitch ne pouvait encore deviner, en août 1937, l'utilisation militaire de la physique nucléaire.

Il se trompe encore lorsqu'il croit, parallèlement à sa foi dans la pérennité de l'économie étatisée, discerner un déclin futur du pouvoir stalinien qui, malgré de lourdes erreurs et d'aberrantes purges au sein de l'Armée, survivra, renforcé, à la Deuxième Guerre mondiale.

Un autre point erroné, c'est son ardente conviction subjective que cette guerre se terminerait par la victoire de la révolution mondiale et, en conséquence, par celle de la IV^e Internationale, au triomphe de laquelle l'agonisant devait, dans un murmure, manifester son ultime confiance. Mais serait-on, pourrait-on être un révolutionnaire et guider d'autres révolutionnaires si, en dehors et au-delà de la pratique incisive de l'analyse marxiste, l'on n'avait pas la foi au ventre ?

Par ce qui précède, le lecteur peut entrevoir qu'il y avait deux hommes en Trotsky : d'une part, un internationaliste révolutionnaire, porte-parole d'une IV^e Internationale ; d'autre part, un militant et un gouvernant demeuré foncièrement soviétique, resté fidèle à la Révolution qu'il avait lui-même dirigée et à la puissance militaire qu'il avait créée.

Il est naturel que le premier Trotsky ait eu tendance à considérer la deuxième guerre impérialiste avec une optique analogue à celle du Lénine de Contre le courant, c'est-à-dire d'un point de vue strictement défaitiste révolutionnaire, souhaitant à la fois la défaite de tous les pays impérialistes aux prises.

Mais l'autre Trotsky, le Trotsky soviétique, est essentiellement préoccupé, répétons-le, par le souci d'une défense inconditionnelle de l'URSS, position dont il ne démordra jamais. Le résultat est que des textes inspirés du patriotisme soviétique le plus brûlant alternent avec d'autres où il se montre implacable envers la bureaucratie stalinienne, qu'il accuse de mal défendre le pays des soviets. Ce second Trotsky se laissera même entraîner à des prises de position qui, dans une certaine mesure, divergent de celles du premier, l'internationaliste.

C'est ainsi que, pressentant et même appelant l'entrée en guerre des Etats-Unis aux côtés des alliés occidentaux, Trotsky sera amené à fustiger les pacifistes américains considérés par lui comme « l'ennemi n° 1 » et à presser les Etats-Unis d'accélérer leurs préparatifs militaires. De même, il insistera, à plusieurs

Préface

reprises, sur le fait que Staline aurait surtout pactisé avec Hitler par peur de ce dernier et que la seule manière de l'aider à se dégager de l'emprise du dictateur nazi était, pour les Alliés, de se montrer forts.

On aurait pu craindre que des articles écrits au jour le jour et qui s'appliquaient à suivre un présent, aujourd'hui éloigné d'une trentaine d'années déjà, puissent paraître avoir perdu quelque peu de leur actualité. Ce n'est certes pas le cas pour les écrits que nous publions. Ils ne nous paraissent pas avoir vieilli. Ils conservent toute leur verdeur et tout leur éclat. Sans doute cette sorte de miracle est-il dû au fait que chacun d'eux s'élève très au-dessus des circonstances du moment pour en dégager une interprétation, une philosophie, une orientation globale, fondée sur un système cohérent et durable : le marxisme révolutionnaire.

La pièce maîtresse de ce recueil, à la fois par ses dimensions et par son contenu, est l'étonnant manifeste de la IV^e Internationale, de mai 1940, écrit par Trotsky lui-même. Personne, au cours de la Deuxième Guerre mondiale, n'a eu l'audace d'émettre un texte aussi percutant, n'a exprimé avec autant de force et de conviction les données fondamentales de l'internationalisme prolétarien. Je suis d'autant plus à même d'en juger que j'ai moi-même inséré, en appendice à mon livre *Front populaire révolution manquée*, les appels publiés pendant la guerre par le Front ouvrier international contre la guerre, organisation internationale rivale de la IV^e Internationale, et par le Parti socialiste ouvrier et paysan, parti français, animés tous deux par Marceau Pivert.

Loin de moi, certes, la pensée de réduire la réelle valeur des textes émanant des organisations dont il vient d'être parlé et pour lesquelles Trotsky, à mon avis, comme on le verra, s'est montré sans doute trop sévère. Car Marceau Pivert lui aussi a eu le grand mérite, à travers toute la guerre, de demeurer fidèle, envers et contre tous, à l'internationalisme prolétarien. Mais Trotsky, je le crois, — en dépit de ses inclinations « défensistes » sur lesquelles je reviendrai dans un Post-scriptum à la fin de ce recueil — a exprimé avec plus d'envergure, avec plus de génie, une position obstinément internationaliste qui faisait de lui, comme de Marceau Pivert et de nous, ses amis, des isolés pré-

Préface

chant dans le désert, submergés par la vague de fond de la conflagration mondiale, où toutes les passions nationalistes étaient, de part et d'autre, déchaînées.

En ces années maudites, le manifeste de Trotsky — qui devait être en même temps son testament — a sauvé l'honneur du prolétariat mondial.